

Les voyages d'Hermann (2^{ème} partie)

Par Patrick Dubuis et Yves H.

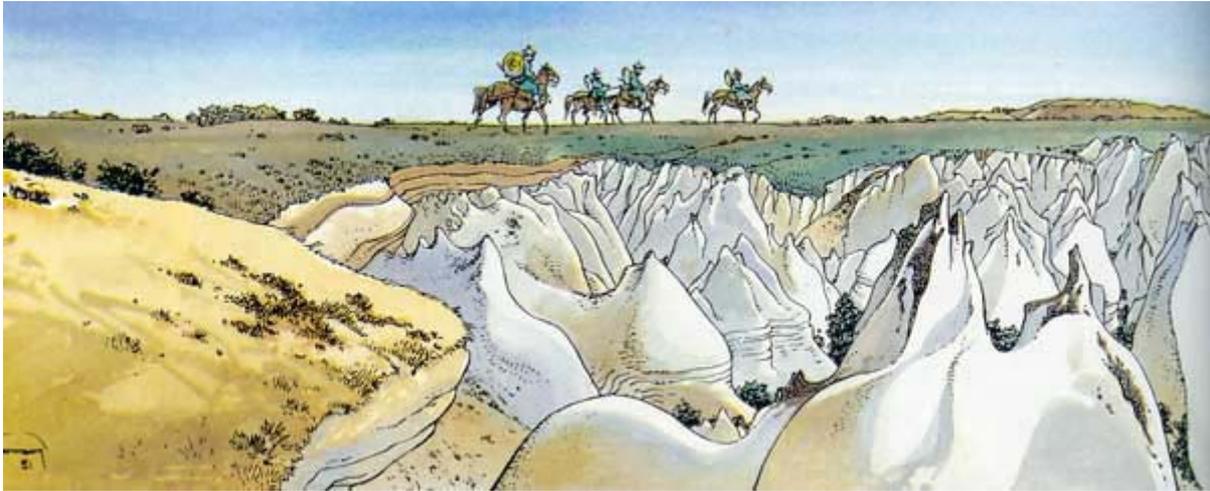
Lorsque Hermann se lança il y a vingt cinq ans dans l'écriture de ses propres scénarios, c'était davantage pour exprimer ses états d'âmes et ses coups de gueules sur le comportement du bipède humain que pour emmener le lecteur à la découverte de nouveaux décors. Ainsi, même si la série Jeremiah se déroulait aux Etats-Unis dans un univers post-apocalyptique, il ne se complut pas dans l'utilisation simpliste de ses symboles les plus rebattus. Pas de New York dévasté et de Los Angeles en proie à de quelconques miliciens, mais plutôt des thèmes comme le racisme, les sectes et bien d'autres fantômes de la société américaine. Sans qu'aucun monument, aucun lieu stratégique, aucun symbole américain ne soit reconnaissable. Alors que Hermann avait pourtant visité New York et que de nombreux lieux aux Etats-Unis lui sont (comme à nous) familiers. A tel point qu'on aurait bien du mal à situer géographiquement le moindre épisode de Jeremiah.

Ainsi, pour sa première série 100% personnelle, Hermann se concentra sur la critique, l'accusation et la mise en lumière des petits et gros travers humains pour exprimer sa rage et son indignation, entraînant le lecteur dans un voyage intérieur à la découverte de son propre monde plutôt que celui d'une Amérique qui n'est, en somme, que le décor presque fortuit de la série, mais en aucun cas le moteur.

Pour les Tours de Bois-Maury, Hermann imposa à nouveau sa vision des choses et refusa de s'encombrer de détails historiques fastidieux et de lieux géographiques précis pour appuyer ses récits. Pas Vézelay ni de pape Urbain II. Hermann s'axe avant tout sur l'aventure en prenant garde de ne pas se perdre dans le labyrinthe des jalons historiques pesants et inutiles à la narration. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il ne mit pas à profit ses voyages pour s'imprégner des paysages et de la lumière spécifique des régions visitées, de leur architecture et mille autres détails qui traduiront sur le papier l'ambiance qu'il y a ressenti. Car Hermann n'est pas un cérébral : il ne conduit pas son lecteur au cœur de son récit à grands renforts de détails livresques, de dates et de données savantes. Non, Hermann est un conteur viscéral et terrestre : son monde est un monde de sensations, d'odeurs et de matière. Son lecteur, il le prend par la main et l'invite à s'émerveiller de la caresse d'un rayon de lumière sur un feuillage d'automne, à ressentir l'aiguillon d'un vent piquant dans la nuque ou à s'émouvoir du clapotement de la pluie sur un toit de chaume.

Ce fut lors de son voyage en Turquie que Hermann visita l'Anatolie. Ce séjour lui servit pour l'épisode « Le Seldjouki » des Tours de Bois-Maury dans lequel on reconnaît ces pitons rocheux, dont l'érosion par le vent et la pluie a créé un paysage

surréaliste et spectaculaire : des cônes aux couleurs changeantes, des sommets coiffés de pierres plates et des ravins ciselés. Leurs habitants y construisirent, dès le VI^e siècle, des villes souterraines.



La vallée de Göreme. Cette vallée est célèbre par la richesse de ses dizaines d'églises et chapelles qui sont autant de témoignages de l'art byzantin populaire. Construites en croix selon la tradition, ces églises qui datent pour la plupart des Xe et XI^e siècles, présentent de très belles voûtes et des fresques qui illustrent des scènes du Nouveau Testament.



Pour l'écriture d'Assunta, ce fut une des rares fois où Hermann planifia un voyage de reconnaissance. Il visita la Sicile de part en part à la recherche de paysages et de décors propices à y développer son intrigue. Quant aux autres épisodes, ses connaissances générales, ses lectures concernant l'univers du Moyen-Age et son extraordinaire capacité à comprendre un décor ou un paysage à partir d'une simple photo (ce qu'il a fait, entre autres, pour Missié Vandisandi en décrivant une Afrique noire plus vraie que nature sans jamais y avoir posé le pied) lui furent amplement suffisantes.



Cependant, Sarajevo Tango fut et reste la BD dans laquelle Hermann s'est le plus impliqué. A l'invitation de son agent Ervin Rustemagic qui a fui la Bosnie en guerre, il se rendit en 1994 chez lui, à son domicile de Celje en Slovénie. C'est là qu'il rencontra le rédacteur du célèbre journal indépendant de Sarajevo « Oslobodenje » (Libération) : Zlatko Dizdarevic qui a publié Sarajevo Tango dans les pages de son journal.

Mais son contact avec la Bosnie ne date pas d'hier. Déjà au milieu des années '60, avec sa jeune épouse, il parcourut la Yougoslavie de Tito du nord au sud et constata, sous des dehors d'unité nationale, que le problème des différentes nationalités qui composaient le pays était une véritable bombe à retardement. Un deuxième voyage en 1976, avec toute la petite famille et grâce à son ami et futur agent Ervin (pour lequel il accepta de participer au festival BD de la ville) lui permit de s'imprégner du climat de Sarajevo ainsi que celui d'une partie de la côte dalmate. Puis ce fut la guerre en Bosnie et le contact permanent, essentiellement par fax, avec la ville martyre et Ervin, terré dans une cave sous un tapis de bombes, qui lui rendait compte presque heure par heure de l'évolution de la situation. Puis, ce fut la découverte il y a une dizaine d'années d'une ville de Sarajevo en pleine reconstruction, pansant ses plaies mais à jamais meurtrie et privée désormais de son insouciance.

Sarajevo, October 31, 1992
(Saturday morning)

Dear Hermann,

Yesterday morning, I sent a fax to the U.N. French colonel Francois and also talked to captain Lemont, asking them to check if these two people are in Sarajevo as you told me. And if they are, I wrote to the French U.N. colonel to examine the possibility to transport us from Dobrinja to "Holiday Inn" hotel today. Hotel is not far from the Presidency and we could overnight there, to make sure to be in the Presidency on Sunday morning. Captain promised to call me back in the afternoon for sure, but he hasn't done it yet, and I didn't receive any reaction to my fax from the colonel Francois either.

If I don't hear anything from anyone, I'll ask a friend to take us to the Holiday Inn hotel in his small car. It is a very risky way to go, but we will have to take that risk, because staying here is as risky as well (last night a grenade hit our building a few meters above our apartment).

Love,


En plein dans la ceinture sous-équatoriale, entre la forêt amazonienne et l'Atlantique, se trouve le Sertao du Nord-est brésilien. Le climat y est semi-aride avec des précipitations assez rares. La dureté climatique du Sertao est causée surtout par le caractère irrégulier de la distribution de ces pluies. Les paysages qu'on y trouve se résument à des plaines étendues entre les plateaux desséchés et les massifs montagneux. Hermann ne visita pas cette région mais, lors d'un voyage à Rio de Janeiro, il tomba sur une carte postale de Cangaço, identifiables à leurs grands chapeaux si particuliers. Cette photo lui rappela un film qu'il avait vu dans les années cinquante intitulé « O Cangaço » et dont il avait gardé un souvenir intrigué. Entretenant des relations avec un Brésilien, il parvint à se documenter en suffisance pour s'attaquer à l'histoire de ce peuple pris entre la violence impitoyable des propriétaires terriens et l'hostilité d'un climat implacable et réalisa un de ses plus beaux albums : Caatinga.

Comme on l'a vu, Hermann s'est en effet souvent inspiré de ses voyages pour y développer ses aventures, mais sans jamais s'encombrer de trop de contraintes historiques ou géographiques. Il a toujours préféré laisser vagabonder son imagination et a porté son attention en priorité sur l'aventure car, comme il l'aime à le répéter, la BD, c'est avant tout raconter une histoire. Pas question donc de diluer le propos de son récit dans les méandres de l'authenticité. S'il choisit une région comme cadre à une de ses aventures, c'est pour un certain type de décor, de paysage mais si ce dernier peut être considéré comme un personnage à part entière dans le récit, jamais il n'occupera l'avant-scène au détriment des personnages humains. Sarajevo Tango a été l'occasion de cracher son venin à la face des grands de ce monde tout en se délestant d'un poids devenu insupportable pour son mental comme pour sa force créatrice. Caatinga lui permit de dénoncer l'injustice universelle de manière plus sereine sans se lancer dans un lourd pensum politique et social indigeste. Car même lorsqu'il aborde des thèmes graves (ou considérés comme tels), Hermann déteste se laisser dicter par eux la voie à suivre : même les grandes idées doivent se plier à sa volonté, qu'on se le dise !